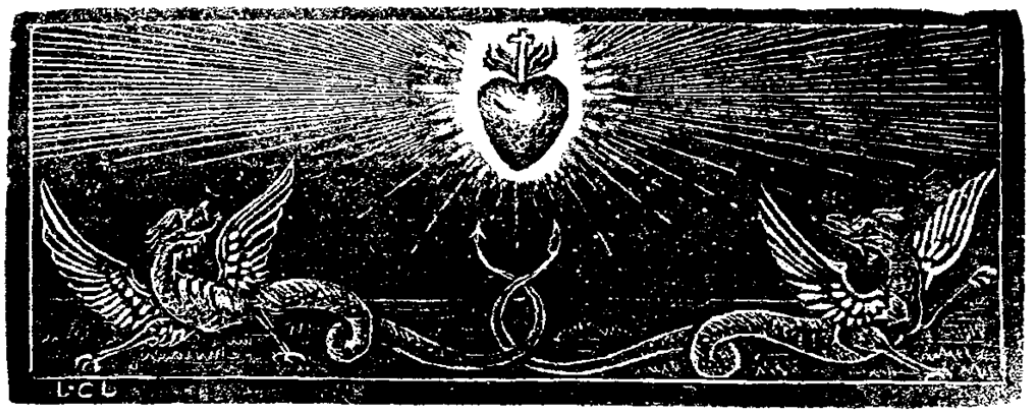


L’Iconographie emblématique de Jésus-Christ.

VITULUS CHRISTUS TAURUS CHRISTUS.

I. — LES ANIMAUX D’HOLOCAUSTE.

Quand on lit la Bible depuis le premier jusqu’au dernier des Livres de l’Ancien Testament, l’esprit ne peut point ne pas être impressionné par les innombrables troupeaux de victimes que les Patriarches et les Hébreux, leur fils, immolèrent au Seigneur, d’abord sur les Haut-lieux où s’élevaient les autels de « pierres vierges » que le fer n’avait point touchées ; plus tard, après la sortie d’Égypte, ce fut au seuil du Tabernacle de Yahveh et finalement sur les dalles luisantes des deux temples qui succédèrent l’un à l’autre que coula le flot rituel de sang.

L’*Exode* et le *Lévitique* codifièrent liturgiquement ces sacrifices où des milliers de victimes, parfois, expiraient ensemble.

Et voici l’une des raisons d’être de ces impressionnants holocaustes, celle que donne le texte sacré : « La vie est dans le sang, et je vous l’ai donné — dit le Seigneur — pour que vous l’offriez sur l’autel en expiation pour vos âmes : que ce sang soit donc pour vous la réconciliation de vos âmes[1] ».

Nombreuses sont les espèces animales que le Seigneur agréa, mais, avec les agneaux, les animaux les plus fréquemment immolés furent les veaux et les génisses, les bœufs et les taureaux.

Et si, quittant des yeux la terre des Hébreux, nous regardons tout l’Ancien Monde, vers tous les temples et vers tous les mégalithes sacrés, nous voyons pousser, en théories interminables les moutons, les veaux, les génisses, les bœufs et les taureaux.

Que ce soit en offrande orthodoxe sous le couteau des sacrificateurs d’Israël, ou bien en hommages illusoires dans les sanctuaires mythiques de la Gentilité où la victime humaine ne fut point épargnée, l’effusion rituelle du sang coula en sacrifices de glorification pour reconnaître le rang suprême de la Divinité, en sacrifices d’impétration

[1] Moïse, *Lévitique*, XVII, 11.

et de propitiation pour lui demander son assistance et de la rendre propice, en sacrifices d'expiation pour implorer son pardon, en sacrifices de gratitude pour la remercier de ses bienfaits. Et ce sont là aussi, les caractères que la théologie catholique reconnaît au sacrifice mystérieux du Corps et du Sang de Jésus-Christ sur l'autel, substitué aux sacrifices abolis de l'ancienne Loi mosaïque.

C'est cette substitution qui fait que, dans la symbolique et dans l'emblématique chrétiennes, les bêtes d'holocauste, les anciennes « hosties », ont été acceptées comme des emblèmes opportuns du Sauveur immolé pour nous dans les transes de sa chair torturée et dans l'effusion de tout son sang, sur le Golgotha.

Et saint Paul, écrivant aux Hébreux, établit en son temps toute la théorie de ce symbolisme : « Si le sang des victimes, dit-il, et l'aspersion des cendres d'une génisse sanctifient les souillés de manière à purifier leur chair, combien plus le Sang de Jésus-Christ, qui, par le Saint-Esprit, s'est offert lui-même à Dieu comme une victime sans tache, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour le culte du Dieu vivant[1] ».

Et, plus loin, l'Apôtre fait dire par Jésus à son Père : « Vous n'avez point voulu d'hosties ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; les holocaustes pour le péché ne vous ont point été agréables[2] ; alors j'ai dit : Me voici ; je viens, ô Dieu, selon qu'il a été écrit de moi en tête du Livre, pour faire votre volonté. Et c'est d'après cette volonté que nous avons été sanctifiés par l'oblation du Corps de Jésus-Christ ».

II. — LE VEAU.

Les commentateurs des Livres sacrés et les premiers symbolistes chrétiens reconnurent dans chaque état différent des bovidés offerts en sacrifice dans l'ancienne religion d'Israël, des emblèmes variés du Rédempteur.

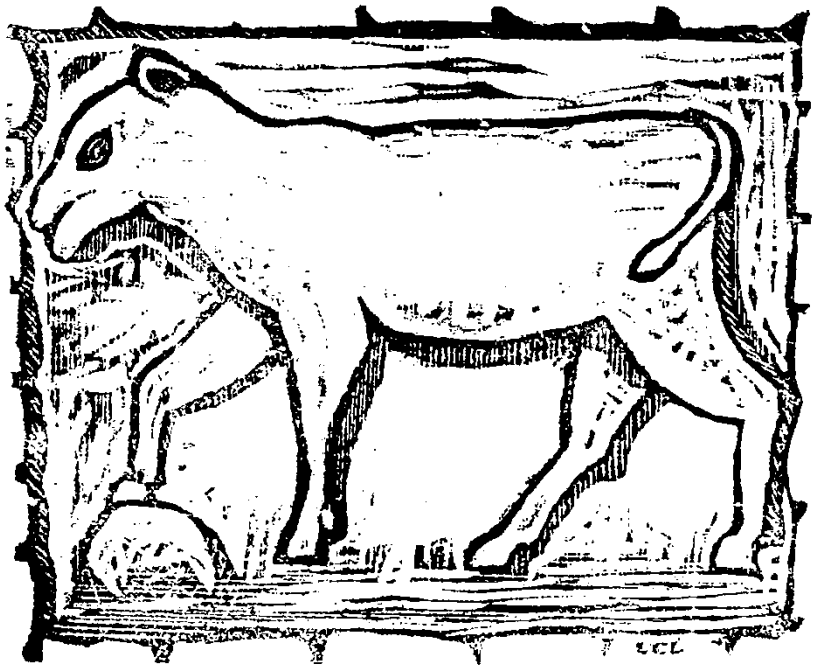
Le Veau, image du Christ — « Vitulus, Christus », écrivait au IXe siècle l'archevêque de Mayence, Raban-Maur[3] — figura le Sauveur en tant que victime exempte de souillure, parce que son jeune âge en fait un animal vierge, parce que, aussi, les conditions de son immolations spécifiées au Livre des Nombres[4] exigeaient que les veaux destinés à l'autel du Seigneur fussent des animaux sans tache, et non infirmes, et que le Christ fut l'Innocent par excellence, et l'Homme parfait. Puis Jésus-Christ fut mis à mort pour nous en dehors de l'enceinte de Jérusalem de même que, d'après les prescriptions de la Loi écrite aux Livres du Pentateuque, le veau sacrificiel devait être offert à Dieu hors du Tabernacle ou reposait l'Arche d'Alliance. C'est pourquoi saint Yves, évêque de Chartres de 1051 à 1115, a pu écrire : « *Iste Vitulus sine macula est, quia sine peccato ad passionem ducitur. Offertur ad ostium ejus quia extra castra passus est Christus* ».

---

[1] St Paul, *Ép. aux Hébreux*, IX, 13-14.
[2] Cf. *Psaume*, XXXIX, 9.
[3] Raban-Maur, *De Univers*. VII, 8.
[4] Moïse, *Les Nombres*, XIX.

« Ce Veau est sans tache, parce que sans péché, il a été conduit à la passion. Il est offert, non dans le tabernacle, mais au seuil de ce tabernacle parce que le Christ a souffert hors de l'enceinte (de Jérusalem) ».

Pour Yves de Chartres, le veau sacrificiel était donc bien la victime sans tache et piaculaire, c'est-à-dire expiatoire, qui préfigurait l'immolation du Sauveur ; il devait, à ce titre, être retenu comme l'un de ses emblèmes personnels par l'iconographie chrétienne.



Le Veau sur la façade de l'église de la Celle-Bruère (Cher.)

Dans le même sens que saint Yves de Chartres, et peu après lui, Hildebert de Lavardin, archevêque de Tours, répètera l'acclamation de Raban-Maur : « *Christus, Vitulus*[1] ».

Cependant la figuration est rare. Le plus bel exemple que j'en connaisse est à l'église romane de La Celle-Bruère (Cher) : Deux grands bas reliefs décorent la façade de cet édifice et l'un d'eux, celui de droite, ne comporte que la représentation d'un veau dont le pied droit de devant s'appuie sur un objet de forme vaguement sphéroïdale, fruit de mort ou tête monstrueuse, ou « pierre de scandale », image du Mal ; et le geste de l'animal le rapproche un peu des chevaux qui portent, sur la façade de nombreuses églises romanes de l'Ouest la statue de Constantin triomphant, et dont le pied droit de devant écrase un petit personnage qui représente le paganisme vaincu[2].

Le Veau de la Celle-Bruère, qui n'est certainement pas une sculpture purement décorative et sans signification précise, ne me parait pas pouvoir être regardé autrement que comme étant le Vitulus-Christus, de Raban-Maur et des anciens symbolistes.

---

[1] Hildebert de Lavardin, *Oper*. 1318.
[2] Cf. É. Mâle, *L'Art religieux au XIIe siècle en France*, p. 248 et suiv.

III. — LE VEAU DANS LES PAGANISMES ANCIENS.

Je comprends que ce rapprochement emblématique entre le Christ divin et le veau étonne aujourd'hui ceux que des études un peu spéciales n'ont pas familiarisés avec l'esprit général de nos premiers siècles chrétiens, et leur semble, en quelque sorte, un manque de respect. C'est que, depuis quelques siècles, et dans le monde latin surtout nous avons établi une sorte d'échelle arbitraire de dignité entre les animaux, et des « convenances » dont l'antiquité n'avait pas idée. Et la droiture de pensée, la rectitude de vision n'ont peut-être pas fait qu'y gagner. Le Christianisme primitif, en Proche-Orient notamment, compara le Sauveur à tous les animaux qui, par leur nature, par leurs qualités réelles ou par les fictions qui s'attachaient à eux ou bien au passé historique de leurs images, pouvaient servir l'enseignement dogmatique ou la vie mystique.

En ces temps reculés, et par un itinéraire que nous ne connaissons pas bien parce qu'il se perd dans les millénaires antérieurs, chez plusieurs peuples puissants, le veau, tout en restant animal d'holocauste avait vu son image élevée à la suprême dignité de dieu, ou plus exactement peut être, en certains pays, d'image révérée et adorée de la Divinité.

Dans la Syrie, la Phénicie et chez les Moabites, le veau était l'image du dieu Belphégor. Au temps où les Hébreux, sous le pharaon Ramsès, s'installèrent en Égypte, c'est-à-dire vers l'an 1350 avant notre ère, le veau était l'idole des Chananéens, et ce fut ce qui détermina plus tard les Hébreux, alors que, sortis d'Égypte, ils se dirigeaient vers la Terre de Chanaan à contraindre Aaron à leur couler un veau de fonte d'or, parce que le veau était la divinité traditionnelle de cette contrée désirée par eux[1].

Ils revinrent, plus tard, à cette prévarication quand Jéroboam éleva deux veaux, l'un à Béthel et l'autre à Dan, et le *Livre des Rois* consigne ainsi cette apostasie : « Ils avaient abandonné tous les préceptes de Yahveh, leur Dieu ; ils avaient élevé deux veaux de fonte et planté des bois sacrés[2] ». Ils retombèrent encore dans la même idolâtrie, à l'exemple des peuples voisins, au temps d'Osée, tout au moins ceux du royaume d'Israël, puisque ce prophète apostrophait ainsi leur ville capitale : « Ô Samarie ! Ton veau a causé ta perte, et maintenant il gît dans la poussière[3] ! ».

Si plein d'aberration qu'aient été ces cultes, ils ont contribué, avec l'élection du veau comme victime choisie des sacrifices, à écarter de cet animal, chez les peuples anciens, le caractère un peu trivial dont nous l'avons affligé depuis.

IV. — LA GENISSE.

Le symbolisme christique de la Génisse en tant que victime sans tache immolée au seuil du Tabernacle hébraïque est le même que celui du Veau. Cependant, dès le Haut Moyen-Âge la génisse rousse dont il est parlé au *Livre des Nombres*[4] eut, en plus, un sens assez particulier en raison de sa couleur : Les commentateurs et les mystiques en

---

[1] Cf. *Exode*, XXII.
[2] *Rois*, Livre IV, XVII, 16.
[3] *Osée*, VIII, 5.
[4] *Nombres*, XIX, 21.

firent l'emblème de la chair sanglante du Sauveur : *Vitula est caro christi*, « la Génisse est la chair du Christ », dit Raban-Maur en ses *Allégories*, puis il en donne la raison fondée sur la couleur rouge de la génisse sacrificielle : *Vitulam rufam id est Christi earnem ob peccati, similitudinem tali colore vatatam*.

Et Brunon d'Asti, et nombre d'autres parlent dans le même sens ; c'est ce qui explique la présence assez fréquente de la Génisse rousse et emblématique dans l'art des peintres verriers et des enlumineurs du Moyen-Âge[1].

V. — LE BŒUF.

Voici la victime adulte, et qui doit à son état même de rester nécessairement chaste de corps, de même que le Christ était, mais de par sa nature divine, au-dessus du péché.

Le bœuf, c'est l'animal de travail par excellence et nos pères en ont fait l'image du labeur terrestre de Celui qui a dit de Lui-même : « Le Semeur sortit pour semer[2] ». Comment, en effet, le semeur ne serait-il pas tout d'abord celui qui laboure le champ et qui le herse quand il a reçu la semence ?...

C'est pourquoi saint Yves de Chartres, identifiant par une coutume familière aux anciens symbolistes, l'animal qui tire la charrue et la main qui la dirige, désigne le Bœuf comme image de celui qui jeta sur la terre la divine semence destinée à croître dans les âmes, à l'encontre du péché : *Hic aratro crucis suae nostrae carnis terram perdomuit*, « Celui-ci — le Christ — par la charrue de sa croix a dompté la terre de notre chair[3] ».

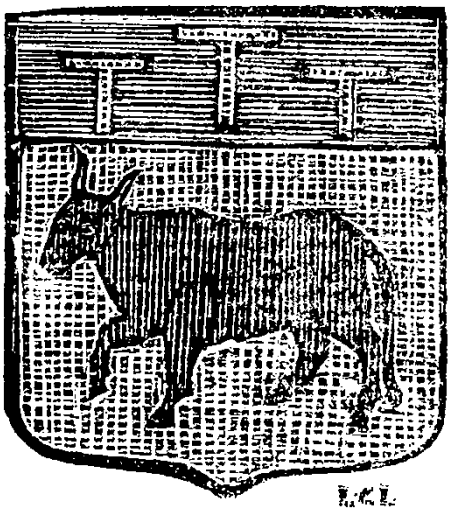
Dans l'iconographie du Moyen-Âge, dans son héraldique surtout, le Bœuf-Christ apparaît quelquefois en des situations qui suffisamment le désignent :

Sur une pierre armoriée de Chalais, en Saintonge, il est couché au pied de la croix du Calvaire, et sur le blason des Bouffin du Dauphiné, barons d'Uriage pendant des siècles, il « passe » sous les trois croix en tau, dites du Calvaire : « *d'or, à un bœuf passant de gueules, au chef d'azur chargé de trois potences d'or, dites croix de calvaire, celle du milieu plus haute que les deux autres* ». — Ici, le Bœuf a deux sens ; il est l'interprétation parlante du nom patronymique *Bouffin*, et les trois gibets, celui du milieu surtout, rappellent qu'il est aussi la Victime immolée sur la croix pour le salut de nos âmes[4].

---

[1] Cf. Fel. d'Ayzac, *Le Taureau*, in *Rev. de l'Art Chrétien*, janv.-mars 1880.
[2] St Luc, *Évang*. VIII, 5.
[3] St Yves de Chartres, *Sermo. de Convenientia*.
[4] Au XVIIe siècle, alors qu'on avait perdu les sens primitifs de l'héraldique, on expliqua les trois croix du blason des Bouffin d'Uriage, par le fait que l'un d'eux aurait élevé un calvaire en sa seigneurie. Et plusieurs ouvrages de blason ont fait écho à cette légende peu satisfaisante.

Le Bœuf sur un blason de Chalais (Saintonge).



Armoiries des Bouffin d'Uriage.

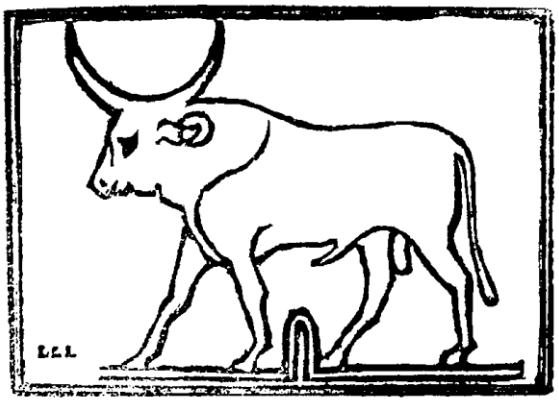
VI. — LE TAUREAU.

LE TAUREAU DANS LES PAGANISMES PRÉCHRÉTIENS.

Bien plus encore que le veau, le taureau fut adoré par les peuples anciens comme expression de la force divine sur la terre, force agressive ou défensive contre les puissances hostiles, force, aussi de propagation de la Vie.

Dans les conceptions mythologiques de l'Égypte ancienne il fut un des emblèmes sous lesquels le dieu suprême Amon fut adoré dans Thèbes ; et dans un hymne de ce culte gravé sur un ostracon du British-Museum, Amon est invoqué sous le titre de Taureau Céleste[1].

Ce Taureau-Soleil était incarné sur terre par l'Apis de Memphis et le Mnévis d'Héliopolis (qui n'étaient pas des bœufs, mais des taureaux). Je donne ici l'Apis sculpté au tombeau du pharaon Séti I[2].



L'Apis du tombeau de Séti I, d'après Lefebvre,
Les Hypogées royaux de Thèbes.

[1] *Inscript. in hiératic character*, pl. XXVI.
[2] Cf. *Annales du Musée Guimet*, t. IX, 1880, pl. XXXVI.

Le culte de l'Apis fut surtout en faveur au Ve siècle et au IVe avant notre ère ; et, sous les Lagides, l'Apis finit par être assimilé, dans cette Égypte hellénistique et romanisée, à Zeus et à Jupiter.

Un culte spécial entourait l'Apis mort auquel on donnait alors le nom d'Oserapis, c'est-à-dire Osiris-Apis, et c'est là, d'après Champollion, le point d'origine du Dieu Sérapis, devenu Sérapis-Jupiter.

Le taureau sacré, en même temps que l'incarnation du dieu suprême Amon, était aussi celle du dieu Phta, en tant que personnification de la force divine de vie se renouvelant toujours dans la nature. C'est peut-être pourquoi, sur le célèbre zodiaque de Dendérah le taureau figure agenouillé, avec la « clef de vie », l'*Ankh*, pendue à son col.

Comme les Égyptiens et les Chaldéens, les Assyriens accordèrent au taureau le rang et les honneurs divins et le représentèrent souvent avec un visage d'homme et des ailes d'aigle. En Phénicie, en Asie Mineure, en Grèce, le culte du taureau eut des fortunes diverses selon les régions. Déjà, d'obscures croyances, depuis des milliers d'années sans doute, mettaient en relation les influences astrales de la Lune et le jeu des phénomènes de la biologie, chez tous les êtres ; le taureau, idole qui représentait la force, l'ardeur génératrice, y fut rattaché ; et la silhouette des cornes de son front fut assimilée au croissant lunaire. À cause de cela, l'image de sa tête fut considérée comme un talisman génératif :

Chez les Égyptiens elle était, dans les sacrifices, offerte et traitée à part, et sa représentation était portée en amulette. Les Phéniciens, que les souverains de l'Égypte dominèrent longtemps, la propagèrent par leurs comptoirs commerciaux, les *emporia* qu'ils établirent durant le dernier millénaire d'avant notre ère, sur toutes les côtes de la Méditerranée et sur nos rives occidentales de l'Océan. C'est ainsi que l'une d'elles, de provenance locale me fut montrée à Beauvoir-sur-Mer (Vendée) ; une autre, en bronze, qui doit être aujourd'hui au Musée archéologique de Nantes, a fait partie de l'ancienne collection Parenteau[1], qui la donne comme mérovingienne (?).

I) Amulette de Beauvoir (Vendée)
(en porphyre vert).

II) Amulette de la région nantaise
(en bronze).

[1] F. Parenteau, *Inventaire archéologique*, p. 41, pl. 19 (1878).

Par ailleurs, la même collection conservait des pièces d'art phénicien, fragments d'urnes et de coupes, masques céramiques aux yeux percés, etc., trouvées près de l'ancien emporium de Corbillon, dans l'estuaire de la Loire[1].

Les religions à mystères de Mithra et d'Orphée, et les cultes nouveaux qui, à partir du VIIe siècle avant notre ère surgirent en Grèce, en Asie Mineure et dans l'Égypte hellénistique autour du mithraïcisme et de l'orphisme, finirent par prêter à l'immolation du taureau un pouvoir de purification et de propitiation si particulier que le sacrifice taurobolique en vint à prendre la forme et la liturgie sacramentelle d'une sorte de baptême de sang.

Regardons ce rite impressionnant du taurobole :

Dans une excavation que surmonte un plancher à claire-voie sur lequel le sacrificateur égorge le taureau ligoté, se tient, presque nu, le myste, c'est-à-dire celui qui doit recevoir, par le contact du sang rituel, le bienfait de l'initiation et de la purification.

« À travers les interstices du bois, dit Prudence, la rosée sanglante tombe dans la fosse ; l'initié présente la tête à toutes les gouttes qui tombent ; il y expose ses vêtements et tout son corps qu'elles souillent. Il se renverse en arrière pour qu'elles arrosent son visage, ses oreilles, ses lèvres, ses narines ; il trempe ses yeux du chaud liquide et n'épargne pas même son palais, inonde sa langue de sang et le boit avidement[2] ».

Puis, quand la vie de la puissante victime s'est éteinte et que les dernières secousses de l'agonie ont vidé ses veines, l'initié sort de la cavité et s'offre, ruisselant de sang, à la vénération du peuple qui le croit purifié par le rouge baptême, et rapproché de la Divinité.

Dans aucun des paganismes antiques l'immolation d'un animal n'eut un sens aussi plénier que le taurobole ; le taureau sacrificiel y apparait comme la victime médiatrice la plus parfaite et dont l'offrande est la plus efficiente.

Ainsi donc, fort de son rôle liturgique dans l'orthodoxie hébraïque, d'autre part, et selon les pays, dieu de lumière avec Amon, dieu de la force rénovatrice avec Phta, dieu de la puissance génératrice dans presque tous les paganismes et victime de qualité sans pareille, le taureau se présenta aux premiers mystiques de l'Église chrétienne comme un animal sympathique et propre à fournir à l'emblématique naissante une image allégorique du Sauveur sous plusieurs de ses aspects les plus frappants, les plus puissants et les plus délicats.

VII. — LE TAUREAU DANS L'EMBLÈMATIQUE CHRÉTIENNE.

En s'appuyant tout d'abord sur les visions d'Ézéchiel et de saint Jean, nos premiers symbolistes ont présenté le Taureau, et les trois autres Animaux, l'Homme, l'Aigle et le

---

[1] *Ibid*. p. 13.
[2] Prudence, *Peri-Stéph*, X, 1011.

Lion comme des hiéroglyphes de Jésus-Christ, aussi nos auteurs français du Moyen-Âge, héritiers de leurs pensées, sont-ils formels autant qu'eux sur ce point : « Taurus, Christus », écrit Raban-Maur[1] ; et après lui saint Brunon d'Asti[2], et saint Yves de Chartres[3] parlent de même.

Ainsi qu'ils avaient reconnu dans le Veau, la Génisse et le Bœuf l'image du Christ, ils envisagèrent le Taureau comme l'emblème de la Victime Rédemptrice qui assura, par l'effusion de tout son sang, la purification de notre race et sa réconciliation avec la justice d'En-Haut. Mais un autre symbolisme moins connu, relia la figure du Taureau emblématique à la Personne du Christ : Quand on étudie de près l'iconographie ancienne de Jésus-Christ dans les treize premiers siècles, on constate que deux grandes idées maîtresses, entre autres, ont eu sur elle une influence considérable : l'une nous le fait voir comme source et foyer de la Lumière, et l'autre le désigne comme source et foyer de la Vie : Il est le Verbe illuminateur, la Parole, qui fit jaillir la lueur première sur le chaos du Monde[4], le Verbe dont la doctrine illumine les Âmes ; Il est aussi le Verbe créateur de la Vie, et le Principe premier dont la puissance fécondante répand et perpétue sur la terre la vie physique dans l'ordre naturel[5], et dont la grâce produit la vié spirituelle dans l'ordre surnaturel ; donc de Lui, source initiale, partent la vie sensible des corps ; et la vie supra sensible des âmes.

Cette fécondité mystérieuse du Christ, auteur et source de toute vie, à laquelle j'ai fait allusion en parlant des symbolismes de la Rose et de l'Aigle[6], se résume en cette équation : Le Christ, époux ; l'Église, épouse ; l'intime union des deux produisant des enfants à la Vie spirituelle et, pour parler comme les premiers docteurs, des habitants à la Jérusalem du ciel, à la Cité de Dieu.

Et cette conception mystique eut écho dans la littérature sacrée, dans la liturgie, dans l'art, et aussi dans l'emblématique du Christianisme sous les figures du Taureau, du Bélier, du Cerf.

En ce qui concerne le Taureau, il n'est pas seulement, disent les anciens docteurs, le Chef du troupeau, il en est aussi l'Époux et le Père ; il y fait naître la joie, l'amour, et, par là même, la vie ; il assure ainsi la perpétuité de l'espèce et la multiplication du troupeau. De même le Christ dans l'Église propage la vie et fait croître le nombre des fidèles, des élus. La parole de Jésus à ses apôtres : « Allez, enseignez les nations et baptisez-les… » ressemble beaucoup à celle que Dieu dit à la famille de Noé, au chapitre IX de la *Genèse* : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre »...

Le vieil aspect païen du Taureau en tant qu'idole et talisman génératifs, non plus que son rôle providentiel d'étalon ne pouvait détourner de lui les premiers artisans du

---

[1] Raban-Maur, in *Genes*. 49 — *De Univers*, VII, 8.
[2] Bruno Astens, *De novo mundo*.
[3] Yves de Chartres, *Sermo de Convenientia*.
[4] Cf. *Genèse*, I, 3.
[5] Nous trouvons cette idée interprétée symboliquement par les emblèmes du Swastika, de la Rose, de la Grenade, de la pomme de Pin, etc.
[6] *Regnabit*, mars et mai 1926.

symbolisme chrétien. C'est pourquoi dans l'Asie Mineure, en Égypte, en Syrie, comme en Chaldée et en Babylonie où le Christianisme a probablement pénétré dès les premières années de sa fondation[1], le Taureau prolifique, vénéré comme divin par les ancêtres, anathématisé en tant que faux dieu par les premiers évêques, fut cependant admis, au simple rang d'image allégorique, et avec un sens modifié, dans l'emblématique du Seigneur Jésus-Christ. Il se trouva par là christianisé comme le fut à Rome le dieu Sol, comme les fontaines sacrées des Gaules que l'Église sanctifia en les consacrants au Christ ou à ses saints.

En vérité, le Christianisme primitif fut aussi largement accueillant qu'il est possible de l'être pour tous les emblèmes païens d'avant lui, qui, par transformation ou par adaptation, pouvaient, en accord avec son dogme, aider à satisfaire la sainte soif qu'il eut de reconnaître en tout le Christ et son action vivifiante.

La fureur du taureau fondant, cornes basses, sur tout ennemi du troupeau, fut-il tigre ou lion, impressionna aussi nos pères qui firent du terrible et bouillant animal l'image de l'indignation du Christ et de la force de sa colère[2]. Et quelques autres ont voulu voir dans le taureau que Siméon et Lévi torturèrent en lui coupant les nerfs, l'image de Jésus-Christ conduit à la mort par le sacerdoce judaïque que dirigeaient Anne et Caïphe, mais il faut bien avouer que les rapprochements qu'ils ont voulu faire en ce thème manquent singulièrement de limpidité[3]. J'ajoute que cette allégorie du taureau irrité resta, je crois, dans le seul domaine de la symbolique littéraire.

VIII. — LE BŒUF ET LE TAUREAU, EMBLÈMES DE L'ÂME SAINTE.

Sans m'y vouloir attarder, je note simplement que le taureau, ainsi que le bœuf fut pris parfois comme image des saints ; par exemple les douze bœufs de bronze qui soutenaient la Mer d'Airain dans le Temple de Jérusalem furent regardés comme d'excellentes figures[4] des douze apôtres qui soutinrent l'Église naissante.

Le Bœuf fut aussi l'image de tous ceux qui travaillent « au champ de Dieu », notamment celle des pontifes enseignants et des prédicateurs, en raison de sa continence et de la force de sa Voix[5]. Et ce symbolisme, d'usage courant dans les milieux lettrés du Moyen-Âge explique que l'illustre frère-prêcheur Albert le Grand, parlant de son silencieux disciple Thomas d'Aquin, ait pu dire sans surprendre : « Laissez faire ce bœuf, son mugissement remplira la terre ».

Et c'est là encore une symbolique littéraire que les arts figuratifs n'ont pas traduit, que je sache, mais il faut bien convenir qu'elle entretenait une atmosphère dont ils se ressentaient.

---

[1] Cf. J. Labourt, Le Christianisme dans l'Empire Perse, p. 16.
[2] Raban-Maur, Commentaires sur la Genèse, IV, 15.
[3] Cf. Origène, *Homélie sur la Genèse*, XVII. — Tertullien, in *Deuteron*. XXXIII, 17, et *Coutr. Jud*. X.
[4] Hugues de Saint Victor, *Miscellanea*, IV, II.
[5] St Brunon d'Asti, in *Levitic*. — Hug. de St Victor *Miscell*. III, 59. — Raban-Maur, *De Univers*. VII, 8, etc.

IX. — LE TAUREAU, EMBLÈME DE SATAN.

Ce fut surtout en des compositions de style apocalyptique que le Taureau a prêté ses formes à Satan et à ses œuvres d'enfer ; par exemple, une miniature d'un manuscrit médiéval[1] nous montre Satan pourvu d'une tête de lion, d'ailes de chauve-souris, de serres d'aigle et de cornes de taureau ; ailleurs, un taureau furieux, fonce au galop contre un ermite qui prie sans s'émouvoir de son arrivée ; à l'église de Véniers, près Loudun (Vienne), un chapiteau de la fin de l'art roman porte une variante du basilic infernal, tête de coq et corps de taureau, etc…

Pris encore dans son mauvais sens le taureau symbolisa surtout les vices, œuvres de Satan : colère, brutalité, luxure, arrogance, orgueil… Sur ce terrain, les auteurs primitifs et ceux du Moyen-Âge sont tout à fait prolixes[2] ; je ne les y suivrai pas, si hautes que soient les leçons qu'ils en tirent, pas plus que je n'ai voulu parler des vertus que symbolisent le Veau, le Bœuf et le Taureau, et qui ne sont pas de celles relatives à l'emblématique personnelle de Jésus-Christ ou des saints, ses imitateurs.

Loudun (Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.

[1] Bibliothèque Nationale, n° 501, 6829.
[2] Cf. Félicie d'Ayzac, *Le Taureau*, in *Rev. de l'Art Chrétien*, janv.-mars 1880.